

Un jour, Bertrand a volé à l'étalage. Un magazine et un sandwich. Il n'avait pas de réelles motivations. Le magazine ne l'intéressait pas et il n'avait même pas faim. Paul le surprit dans sa chambre avec son maigre butin. Bertrand ne cherchait d'ailleurs pas à se cacher. Son père le gifla. En retour, le fils le frappa au ventre, se surprenant lui-même de son geste.

Marie, une fois n'était pas coutume, intervint pour que cela ne dégénère pas en pugilat. Ses petits cris aigus accentuèrent la colère de Bertrand, qui eut envie de la frapper à son tour. Paul, sous l'insistance de sa femme, baissa le bras qu'il avait de nouveau levé et jeta un regard méprisant vers son fils avant de quitter la pièce en le maudissant.

— Qu'ai-je pu bien faire au Bon Dieu pour mériter un même pareil ?, se lamentait Paul en quittant la chambre, talonné par Marie qui tentait de le reconforter.

— Je ne comprends pas Paul, on lui donne tout. Il vole, il ment. J'espère que le petit ne suivra pas son chemin.

Bertrand aurait voulu le poursuivre pour lui dire ses quatre vérités. C'était lui. Lui, son père, le responsable de tout ça ! Pourquoi ? Pourquoi ? Et Marie qui enfonçait le clou !

Mais le garçon ne bougea pas d'un cil. Il se sentait vide, vide de tout, d'émotions, de sensations.

Guillaume, attiré par le bruit de dispute, passa la tête dans la chambre de son aîné. Souvent il venait se blottir dans les bras de son frère malheureux pour le reconforter de sa chaleur et de son odeur enfantines. Guillaume ne comprenait pas tout ce qui se jouait sous ses yeux, mais il sentait les douleurs du corps et de l'âme de Bertrand. Pour la première fois, Bertrand chassa le petit Guili-Guili. Pour la première fois, Bertrand ne versa pas de larmes. Peut-être que son cœur était sec à présent.

Paul, pensant que cela lui servirait de leçon, dénonça Bertrand au marchand qui accepta qu'il effectue de menues corvées en dédommagement.

Le vieux marchand, M. Lehmann, n'était pas un mauvais bougre et il pardonna vite à l'adolescent.

— Il faut bien que jeunesse se passe, avait-il l'habitude de dire avec sourire auquel il manquait quelques dents.

M. Lehmann confia plus d'une fois la boutique à Bertrand. Hors, celui-ci, au lieu de se sentir valoriser par la confiance que lui accordait le vieil homme, il se sentait comme un esclave corvéable à souhait. Bertrand ne savait plus reconnaître la simple gentillesse. Il s'était créé une armure qui le rendait imperméable aux sentiments dorénavant. Et c'était bien mieux comme cela, pensait-il. Quand on aime personne et que personne ne vous aime, au moins on ne risque plus d'être déçu.

Loin de remettre Bertrand dans le droit chemin, cette punition, qu'il ne pensait pas mériter, était l'ultime humiliation.

— Salaud, tu me le payeras, grinça-t-il entre ses dents en direction de son père.

De l'amour à la haine, il n'y avait qu'un pas que Bertrand s'apprêtait à franchir.

Bertrand découvrit le réconfort passager des premières bières — qu'il chapardait dans l'arrière boutique. Les suivantes le rendaient violent, de plus en plus.

Désormais, il aura toujours une main sur la bouteille. L'alcool comme étendard.

Banalement, c'était la chute.

La première fugue de Bertrand était tout sauf réfléchi. Il avait emporté avec lui seulement une bouteille d'eau à moitié pleine, une canette de bière, un paquet de biscuits écrasés au fond de son sac et son vieux blouson râpé aux manches. Il ne savait ni ce qu'il faisait, ni pourquoi il le faisait. L'adrénaline de sa rébellion n'avait pas laissé place à la planification. En sortant du collège, il avait bifurqué à droite au lieu de prendre à gauche.

Bertrand ne pouvait plus endurer ce père qu'il ne comprenait pas et qui ne le comprenait pas, supporter la passivité de Marie qui semblait s'effacer davantage avec les années. Il était même immunisé contre les rires de son petit frère de cinq ans, autrefois si contagieux.

Pendant cette première nuit hors de la maison familiale, l'adolescent marcha toute la nuit, sans destination précise, guidé par la lune froide et un besoin pressant de mettre de la distance entre lui et les murs étouffants de sa chambre.

Mais l'aventure s'effritait au rythme de ses pas incertains. Bertrand n'avait pas anticipé le froid qui s'insinuait dans ses os, ni la faim qui tordait ses entrailles. Alors que l'aube était sur le point de se lever, il se rendit compte qu'il avait sous-estimé les conséquences de son acte impulsif. Il n'avait nulle part où aller. Il ne connaissait rien en-dehors du petit centre-ville et du collège.

Avec la lumière du jour vinrent la peur et la honte. Le souvenir des gifles reçues lui brûlait encore la joue. Il connaissait la réaction de son père à son absence ; elle serait explosive. Toutefois, cela n'empêcha pas Bertrand de prendre la route du retour, ses pieds lourds de repentance traînant une fierté blessée. Tu parles d'un rebelle !

À son arrivée, sa silhouette fantomatique à la porte de la maison familiale fut accueillie par son père, un mélange de rage et de soulagement dans les yeux. Avant même que Bertrand ait eu le temps de glisser un mot d'excuse, Paul le saisit par le col et lui asséna une raclée qu'il n'oublierait pas de sitôt. L'humiliation était pourtant supérieure à la douleur.

Mais tandis qu'il endurait son lot de coups, Bertrand se forgerait une résolution de fer. Il recommencerait, oui. Il quitterait cette maison et ce père tyrannique. Mais la prochaine fois, il serait prêt. Il passerait des nuits à tracer des cartes mentales d'échappées, à chaparder chaque centime pour un voyage sans retour, à préparer un sac avec tout ce dont il aurait besoin pour survivre plusieurs jours, voire des semaines. Il s'évaderait non pas comme un lâche dans la nuit, mais comme un stratège planifiant sa propre libération.

Son esprit, même brouillé par la douleur, élaborait déjà un plan. Le ton usé de défaite qui sortit de sa bouche lorsque son père exigea une explication n'était qu'une façade.

— Fils indigne ! Tu as tout ce dont tu as besoin. Marie prend soin de nous. Je me crève le cul au boulot pour que monsieur ait ce qu'il faut. Et toi, tu voles, tu fugues... Bel exemple pour ton petit frère !

C'était donc cela sa réalité, sa vision des choses ? Mais son Paul n'avait pas terminé de déverser son fiel :

— Ce n'est pas possible ! J'ai plus de doutes, maintenant. Tu n'es pas mon fils, impossible ! Si ta mère était en vie, je lui demanderai des comptes, sois-en certain ! Espèce de petit con !

Bertrand ne put rien rétorquer, estomaqué par les paroles de son père. Il n'avait pas le droit. Pas le droit d'évoquer Judith. Pas le droit de la salir comme cela. Son cœur battait avec une conviction nouvelle et un esprit insurgé. Cette fois était la dernière fois qu'il rentrait penaud. La prochaine fois, Bertrand serait libre.

Lorsque le moment fut venu pour Bertrand de reprendre la route de la fuite, chaque pas était pondéré par la détermination plutôt que par la colère aveugle de la fois précédente. Il ne fut plus l'adolescent impulsif qui avait claqué la porte sans réfléchir, mais le fugitif calculateur qui avait minutieusement préparé son évasion.

L'adolescent avait attendu patiemment, économisant chaque pièce de monnaie trouvée au fond des poches de son père et de sa belle-mère, ou "récoltée" auprès d'élèves de sixième apeurés. Il rassembla un assortiment de provisions emballées discrètement dans un sac à dos qu'il cachait sous son lit. Sa chambre, épice de son mal-être, s'était métamorphosée en quartier général pour l'organisation de sa future vie d'errant. Ses nuits blanches avaient été dédiées à l'étude de cartes routières écornées, vestiges des échappées sur les routes de France avec son père et sa mère pendant les vacances, à la mémorisation de refuges potentiels et à l'apprentissage des bases de la survie en milieu urbain. Il subtilisa également encore dans la réserve de M. Lehman quelques canettes du liquide ambré qui réussissait toujours à lui réchauffer l'âme et à anesthésier son esprit.

Quand il quitta la maison sous couvert de ténèbres, Bertrand s'était juré que rien ne le ferait revenir. Il savait qu'il graverait dans sa mémoire la froide façade de la demeure familiale, qu'il pourrait très bien ne plus jamais revoir. Plus de fleurs aux fenêtres ou dans les parterres, Marie

n'avait pas la main verte comme la mère de Bertrand. Désormais, seuls les cavalcades et les éclats de rire de Guillaume gardaient cette maison dans un semblant de vie.

Les premiers jours s'écoulèrent avec une liberté vertigineuse. Bertrand dormit à la belle étoile - avec pour seul plafond la voûte céleste de ce mois de juin. Ses économies lui procurèrent de quoi manger, mais l'argent s'épuisa plus rapidement qu'il ne l'aurait cru. Bientôt, affamé et sans ressources, il fut contraint de recourir au vol. Des échoppes oubliées dans des ruelles sombres devenaient ses cibles; il s'emparait de fruits et de pain quand personne n'y prêtait attention. L'adrénaline de ces actes éphémères masquait les remords qui, sinon, l'auraient consumé.

Les nuits, auparavant remplies d'espérances étoilées, se firent progressivement plus sombres et plus solitaires. Il trouva refuge sous les ponts, partageant son sommeil avec les murmures de la rivière et la compagnie fidèle des ombres nocturnes. Alors que la pluie battait le béton et que l'humidité imprégnait ses os, il réalisait l'ampleur de sa vulnérabilité.

Ce fut lors d'une après-midi d'errance que les gendarmes le repérèrent. L'avertissement d'un commerçant, sur les agissements d'un jeune voleur récidiviste, de toute évidence encore mineur et qui correspondait à sa description, avait finalement conduit les forces de l'ordre sur sa trace. Bertrand tenta de fuir, mais l'escapade fut de courte durée. Coincé, le cœur battant la chamade, il se retrouva face à l'uniforme incarnant l'autorité.

Une main fermement posée sur son épaule déclencha en lui une réaction instinctive. Il frappa le gendarme, mais son poing n'était rien de plus qu'un cri désespéré d'un animal acculé. L'impact ne fit que sceller son sort.